

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 46

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vâi : te n'és pas mouetta ? tant mi. Ah ! te voudriâ que séyo moo ! Eh bin ne su pas pressâ d'allâ dein lo 'pays dâi derbons et mē vē mē soigni âo tot fin, rein quē po te fērē eindiabliâ, où-tou ? et cein, lo pegrand teimps possiblo, quand bin te ne repipérâi pas on mot !

— Eh bin, se l'est dinsē, repond la fenna que bisquâvē que 'na sorcière, ne sarein dou et te porriâ bin ne pas étrē à noce. Et pisque te vâo qu'on reinmodâi la niése, va que sâi de !...

L'ont bintout à tsacon septante ans ; ne sē pâovont pas passâ l'on dē l'autro ; mâ sē tsecagnont adé.

Tsacon preind son pliési iô lo trâovē !

Paris pittoresque.

Sous ce titre, le journal *La France* publie ces étranges détails, signés : Louis Dagé :

LES BANDISTES

Le « bandiste » est le malheureux qui, dans les maisons de publicité, écrit sur des bandes ou sur des enveloppes les adresses destinées à l'émission des prospectus de tout genre. Il gagne à ce travail, qui exige une écriture rapide et suffisamment belle, une somme variant de 1 fr. 25 à 1 fr. 80 pour mille adresses sur bandes, et qui s'élève à 2 francs par 1,000 enveloppes !

Celui qui abat ses 1,000 adresses par jour et parvient au maximum du salaire, est presque un phénomène.

Notez que le bandiste n'a presque jamais de travail en été, et qu'en hiver, il lui arrive de chômer plusieurs fois par semaine. Seuls, quelques anciens, quelques privilégiés de la cause, ont des écritures tous les jours.

COMMENT ON DEVIENT BANDISTE

Cependant le bandiste est incapable presque toujours d'accomplir un travail plus intelligent et plus sérieux. C'est le refuge de tous les déclassés et des malheureux. On y trouve représentées à peu près toutes les classes de la société, depuis l'ouvrier et le clerc de basoche jusqu'au receveur des finances et à l'ancien sous-préfet, en passant par le notaire, l'avoué et le comptable, l'entrepreneur, l'huissier, l'étudiant qui n'a jamais pu terminer ses études, et les professeurs de toutes catégories. Les bacheliers pullulent, les licenciés ne sont pas rares, non plus que les hommes très instruits, ceux qui ont perdu de grosses fortunes ; la noblesse abonde dans la carrière.

Ce mélange singulier s'explique par ce fait que les maisons de publicité n'exigent aucun papier des gens qu'elles utilisent. Une écriture bonne et lisible, voilà tout ce qu'elles demandent.

LA VIE A BON MARCHÉ.

Le bandiste a des habitudes de vie fort originales, qui en font un des types les plus curieux et les moins connus de Paris.

Avec son maigre salaire, il faut qu'il pourvoie à tous les besoins de l'existence ; c'est là un problème fort difficile à résoudre.

Le bandiste habite presque toujours en meublé. Les régions où il git sont le quartier des Halles, la rue de Rambuteau, la rue de la Reynie, la rue de la Parcheminerie, la rue Quincampoix ; ou bien le quartier Maubert, la rue Maître-Albert, la rue St-Victor.

A l'entrée de cette dernière rue, est un hôtel, qui n'est habité que par des bandistes. Le prix de la chambre est de 50 centimes par nuit ; aussi les bandistes se mettent-ils souvent à deux pour louer un local.

Quant à la nourriture, ils déjeunent le matin à la maison de publicité ; ils achètent 2 sous de pain et vont chez un charcutier où, pour 10 centimes, ils obtiennent un gros paquet de raclures. On appelle raclures les morceaux de saucisson ou de jambon que les charcutiers enlèvent pour rafraîchir leur marchandise. Le soir, ils se rendent rue de Bièvre, à la « Bibine ».

Cette « Bibine » est un établissement spécial dans lequel on ne vend que de la bière et des haricots ; le verre de bière — un peu plus du demi-setier — coûte 5 centimes, et la portion de haricots, 10 centimes. Ceux qui sont mariés — qui ont un chez eux — achètent aux casernes un pain de soldat, moyennant 20 centimes, et prennent chez les bouchers de leur quartier 15 ou 20 centimes de rognures de viande. La boisson est toujours de l'eau. Parfois, quand le bandiste a fait une forte semaine, il se paie une orgie dans une des trois pensions ouvrières du boulevard de Belleville, de la rue des Francs-Bourgeois ou de la rue du Départ. Cette dernière est la plus fréquentée, étant sur la rive gauche ; les plats y coûtent 20 centimes.

Malheureusement, il arrive très souvent que le bandiste ne fait qu'un repas par jour, quand il en fait un. Dans leur argot, ils appellent ne pas manger « sauter la perche ». On cite comme curiosité ceux qui déjeunent et dînent régulièrement.

LE VÊTEMENT

Le bandiste n'est pas assez riche pour se vêtir chez le brocanteur qui vend trop cher. A la « Bibine » de la rue de Bièvre, passent le soir des individus fournisseurs attirés des bandistes. Un chapeau coûte 15 centimes, un paletot ou un pantalon, 50 centimes au maximum.

Pour les chemises, souvent le bandiste n'en a pas ; il se contente de coudre à son gilet un col en papier ; quand il est riche et qu'il veut se payer le luxe d'une chemise, il va dans le prolongement de la rue Simon-le-Franc, qu'il appelle toujours de son ancien nom, rue Maubuée, et là, pour 50 centimes, il s'offre une chemise « non repassée » ; ce détail est important, car il influe sur le prix. En ce qui concerne les chaussures, il se rend rue de Bièvre. S'il n'a qu'un soulier d'usé, il en achète un autre ; il se paie un « orphelin ». Le prix d'un soulier orphelin est de 20 ou 25 centimes, celui d'une paire ne dépasse jamais 40 centimes. Quant aux chaussettes, il est inutile d'en parler, le bandiste n'en porte pas.

THÉÂTRE. — L'administration du théâtre inaugurera, demain, les matinées du dimanche, par la représentation de *Froufrou*, la belle comédie de Meilhac et Halévy. Ouverture des bureaux à 1 h. 1/2. Le spectacle finira à 5 heures.

Le soir, à 8 heures, les *Crochets du Père Martin*, drame en 5 actes de Cormon et Grangé ; le *Médecin malgré lui*, comédie en 3 actes, de Molière. M. Alph. Scheler jouera le rôle de Sganarelle.

Merci à M. le Directeur Scheler d'avoir procuré aux habitués du théâtre le grand plaisir d'entendre, mardi, les artistes de la Tournée Baret. De l'avis de tous, jamais soirée plus variée et plus amusante. A une prochaine fois.

Jeudi, la première représentation classique a eu grand succès. Nombreux étaient les pensionnats et les familles qui avaient répondu à l'appel. Ils n'ont point dû le regretter.

Livraison de novembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : Dans l'Afrique centrale, par M. A. Gardon. — Nous, de la Capucine, par M. T. Combe. — Encore Helen, par M. R. Gléna. — Un romancier hollandais contemporain. Louis Couperus, par M. J. Béranek. — Eugène Delacroix, d'après son journal, par M. F. Dumur. — Pour sa fille. Nouvelle, de Miss M.-E. Wilkins. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureaux, place de la Louve, 1, Lausanne.

On peut lire le *Conteur Vaudois*, à Paris, chez M. Roset, marchand de vins, 78, rue des Petits-Champs.

L. MONNET.

**AGENDAS DE BUREAUX
POUR 1896
PAPETERIE L. MONNET
3, Pépinet, 3**

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.